



F

5029

.D39

C7

1926



PROVINCE DE QUÉBEC

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

8

NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY
TRENT UNIVERSITY

JUVENAT
CLEMENT MIGNONNET
FF. de S. V. de Paul
QUEBEC

BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE




COLLECTION MONTCALEM

Droits réservés. Canada 1926, Copyright U. S. A. 1926
par LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée, Montréal

Nº 433 B

**LA CROIX ET L'ÉPÉE
AU CANADA**



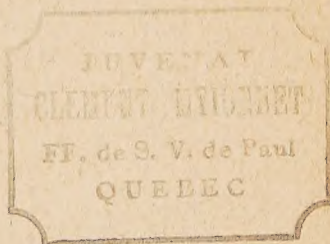
Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

L. O. DAVID

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA


SUIVI DE

EXTRAIT D'UNE CONFÉRENCE
SUR NOTRE LITTÉRATURE NATIONALE —
LES CONFÉRENCES A NOTRE DAME DE MONTRÉAL —
CRITIQUE D'UNE CONFÉRENCE
SUR LA FUSION DES RACES —
MISSION DES GOUVERNEMENTS I —
MISSION DES GOUVERNEMENTS II
CANADIENS-FRANÇAIS ET CANADIENS-ANGLAIS —
CANADIENS-ANGLAIS ET CANADIENS-FRANÇAIS —
LES BESOINS DE NOTRE ÉPOQUE — NOTRE MISSION —
AFFAIRE GUIBORD I — AFFAIRE GUIBORD II —
PIERRE-LUCIEN MALO — LE CLERGÉ —
LA SAINT-JEAN-BAPTISTE —
LE MEURTRE DE CHARRON —



MONTRÉAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
30, Rue St-Gabriel
1926

F5029 . D39C7 1926



AVANT-PROPOS

J'ai pensé qu'un recueil de ce que j'ai écrit ou noté depuis soixante ans, pourrait être utile à ceux qui s'intéressent aux hommes et aux choses du passé.

Ils y trouveront un aperçu de toutes les questions religieuses, politiques et nationales qui ont agité l'opinion publique pendant cette longue période.

Je n'ai pas la prétention d'être infaillible dans mes jugements, mais je crois avoir le droit de penser que je suis animé par le seul désir de dire des vérités utiles à mes compatriotes. Ces vérités peuvent être désagréables à quelques-uns de mes lecteurs; je les prie de croire à ma bonne foi, à ma sincérité, à mon intention bien arrêtée de ne blesser personne.

J'ai été obligé de parler de moi plus que je ne le voulais, mais mon nom

a été si intimement lié aux événements, aux faits dont je parle, que je n'ai pu faire autrement. Et puis j'ai cru opportun d'expliquer la part que j'ai prise à ces événements.

Comme ce livre sera probablement la dernière de mes œuvres historiques et littéraires, j'ai voulu y mettre tout ce qui, depuis soixante ans, a été l'objet de mes méditations religieuses et nationales.



1858

LA CROIX ET L'ÉPÉE AU CANADA

*Extrait d'une conférence
faite au Séminaire de Sainte-Thérèse*

LORSQUE Jacques Cartier, l'épée à la main, plantait la croix sur les rives du Saint-Laurent, il présageait et consacrait en quelque sorte la glorieuse alliance qui devait faire grandir et prospérer l'œuvre qu'il inaugurerait.

En effet lorsqu'on jette les yeux sur notre glorieux passé, on reconnaît sans peine le triomphe de la croix et de l'épée.

Les peuples se sont plu à entourer leur berceau d'événements mystérieux et merveilleux, les poètes sur-

tout ont toujours célébré comme des hommes extraordinaires les fondateurs d'empire; ils ont embelli de la puissance de leur imagination tout ce qui se rattache à ces hommes, afin de les élever au-dessus des autres mortels. Cependant, malgré leurs efforts, malgré les ressources de la poésie, ils n'ont jamais rien pu inventer de comparable à ce qui s'est passé sur les rives du Saint-Laurent.

Le peuple canadien n'a pas besoin de jeter un voile sur sa naissance, afin de donner plus de liberté à l'imagination des poètes; la vérité seule, les faits eux-mêmes sont ici plus admirables que les plus belles fictions poétiques. Comme tous les fondateurs d'empire, les hommes qui fondèrent et colonisèrent notre patrie furent braves; comme eux, ils eurent des obstacles à surmonter, mais ils les surmontèrent par leur esprit de foi, leur dévouement, leur charité, et les motifs sublimes qui les animèrent.

Qu'est-ce qui amena nos pères sur ces rives lointaines et redoutées ?

Pourquoi Maisonneuve et ses braves compagnons laissèrent-ils leur belle patrie et tout ce qu'ils avaient de plus cher au monde, pour venir s'établir au sein des forêts, au cœur même du pays des Iroquois dont ils connaissaient la barbarie ? Ce fut pour étendre le règne du Christ et de la France, pour travailler à la conversion des sauvages. Est-il dans l'Histoire rien de comparable au dévouement et au zèle religieux des fondateurs de Ville-Marie ?

Tout, dans la fondation de notre patrie, porte le cachet du dévouement, de la charité, du patriotisme. C'est ainsi que toutes les institutions enfantées par la vraie religion pour le bonheur et l'honneur de l'humanité, furent implantées sur ce sol, dès les premiers temps de la colonisation. Québec n'était encore qu'un amas de cabanes habitées par quelques centaines de personnes, et déjà s'élevaient dans son étroite enceinte un collège, un hôpital, un couvent dont la fondation est due à une jeune veuve de condition, Mme de la Pel-

trie, qui, après avoir renoncé au monde, s'embarqua pour la Nouvelle-France avec trois hospitalières et trois ursulines.

Il est beau le spectacle de ces sept femmes héroïques qui, malgré la faiblesse de leur sexe, traversent les mers, bravent les dangers, les souffrances terribles qui les attendent, et viennent se consacrer au soulagement et à la conversion des sauvages dont la malpropreté et la cruauté devaient leur inspirer tant de crainte et de répugnance. A Ville-Marie, aussi, l'héroïsme et le dévouement triomphèrent de tous les obstacles et dotèrent cette ville d'établissements de charité et d'éducation qui font encore sa gloire et son bonheur.

Le peuple canadien doit être fier de ses institutions, il doit les aimer, car elles sont nées en quelque sorte avec lui sur ce sol privilégié; elles l'ont protégé à son berceau, ont grandi avec lui, et c'est à l'ombre de ces sanctuaires de la science et de la vertu que se sont formées ces fortes généra-

tions qui doivent servir d'exemple à la postérité.

Il y avait alors tant de foi en France que les princes de la Cour se disputaient l'honneur de contribuer à la gloire de Dieu au Canada. Voilà pourquoi on vit tant de personnages illustres consacrer leurs biens à l'établissement et au soutien de ces institutions dont la plupart sont devenues si florissantes. Voilà pourquoi l'on prit la louable précaution de n'envoyer au Canada que des gouverneurs et des colons remarquables par la pureté de leurs mœurs et la vivacité de leur foi.

Qui ne se rappelle avec admiration les vertus d'un Champlain qui disait que le salut d'une âme vaut mieux que le salut d'un empire ; d'un Maisonneuve, ce premier gouverneur de Montréal, qui, après avoir été un brave soldat, devint apôtre et ne rougit pas d'enseigner le catéchisme aux sauvages ou de soigner les malades ; de tant d'autres dont les noms éveillent de si glorieux souvenirs ? Quelle vie édifiante que celle de nos pères !

« On aurait dit, » remarque un historien, « que la vertu et la foi chassées du reste de la terre, étaient venues se réfugier dans les forêts vierges du Canada. » La piété des premiers siècles de l'Église semblait revivre sur les bords du Saint-Laurent. Comme les premiers chrétiens, nos pères étaient toujours prêts à verser leur sang pour le triomphe de la Croix. Ils n'ont pas, comme d'autres peuples, réduit en servitude ou massacré les tribus sauvages; ils n'ont pas cherché à les dégrader en leur vendant des boissons enivrantes; non, ils ont vécu avec eux comme des frères. C'est la croix à la main qu'ils ont voulu les réduire, et s'ils ont tiré l'épée contre les Iroquois, c'est parce que cette nation féroce tint pendant plus d'un siècle, levée sur leurs têtes, sa terrible hache de guerre. Qu'est-ce qui a pu faire surmonter aux premiers colons les obstacles presque invincibles qu'ils ont rencontrés, et supporter avec tant de résignation les rigueurs d'un climat si cruel pour eux

qui étaient nés et avaient grandi sous le beau ciel de la France ? Qu'est-ce qui a pu leur faire aimer des hommes si grossiers et si cruels dont ils furent souvent les victimes ? La vraie religion seule peut inspirer tant de courage et d'aussi beaux sentiments. Combien de fois, tournant leurs regards vers leur chère patrie, ils s'affligeaient en pensant à des parents, à des amis chéris ? Mais alors, comme les croisés, ils se disaient : « Dieu le veut » !



1861

EXTRAIT D'UNE CONFÉRENCE AU CABINET DE LECTURE PA- ROISSIAL

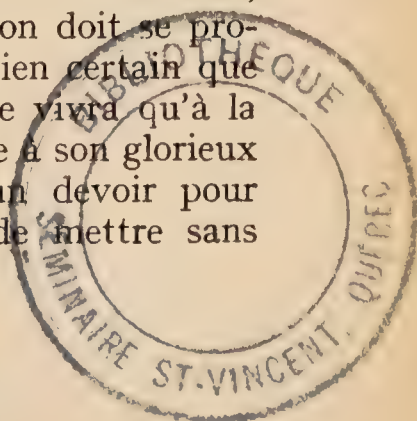
NOTRE LITTÉRATURE NATIONALE

Le culte des lettres est appelé à exercer une grande influence sur nos destinées nationales, et plus qu'aucun peuple peut-être nous devons leur accorder la prééminence qu'elles méritent. Car, presque privés, depuis la conquête, de la gloire des armes ; noyés en quelque sorte au milieu de populations qui se consacrent spécialement à l'exploitation de la matière et cherchent à lui arracher les secrets de la fortune, nous devons nous efforcer de nous distinguer par la culture de nos facultés intellectuelles, de nos aptitudes littéraires et artistiques. Si les sentiments qu'un homme manifeste dans

son enfance et son adolescence peuvent faire prévoir la carrière qu'il suivra plus tard, de même on peut presque toujours deviner la mission d'un peuple au milieu des événements qui entourent son berceau et accompagnent son développement.

C'est une littérature nationale et originale que nous devons créer si nous voulons que nos œuvres traversent l'océan, qu'elles passent à la postérité et qu'elles fassent honneur à notre nationalité.

Une littérature qui n'est pas nationale manque à l'un de ses principaux buts qui doit être de transmettre à la postérité les traditions, les usages en un mot tout ce qui constitue la nationalité d'un peuple, et de dévoiler aux générations futures les vertus et les grandes actions de leurs ancêtres. Eh ! certes, c'est bien ce but qu'on doit se proposer ici, car il est bien certain que le peuple canadien ne vivra qu'à la condition d'être fidèle à son glorieux passé. C'est donc un devoir pour l'écrivain canadien de mettre sans



cesse ce passé sous les yeux de ses compatriotes, afin de les inviter à conserver ce qui inspira à leurs pères tant d'héroïsme et de dévouement, à savoir l'amour de la religion et de la patrie.

L'origine d'un peuple, ses traditions, ses chroniques, ses légendes constituent son caractère national, sa physionomie propre. Or, il est impossible de trouver une nation dont l'origine, les souvenirs populaires, les traditions soient en tout semblables aux nôtres. Et de même qu'au premier coup d'œil il est facile de voir la différence entre deux personnes qui se ressemblent beaucoup, sans pouvoir la définir, ainsi l'étranger en nous voyant saisit, sans pouvoir les analyser, les nuances qui nous caractérisent et ne peut s'empêcher de joindre sa voix à la nôtre pour dire que nous formons un peuple à part ; qu'en un mot nous sommes Canadiens-Français. Pour être vraiment nationale notre littérature devra donc s'inspirer des beautés grandioses et pittoresques

de notre pays, des vertus et des mœurs de nos ancêtres, de leurs luttes héroïques pour leur conservation religieuse et nationale, pour la défense de leurs droits et de leurs libertés.

N. B. — Les romans de Mme Leprohon, de Marmette, de Pamphile Lemay, de Napoléon Bourassa, les œuvres imposantes des Garneau, des Ferland, des Faillon des Sulte, des Fréchette, des Casgrain, des DeCelles, des Chapais, des Dionne, des Roy, des Gosselin, des Routhier, des Taché, des Tassé et de plusieurs autres avaient déjà donné une idée frappante de l'abondance de nos ressources littéraires. Les romans du docteur Choquette, « L'oubliée » de Laure Conan, plusieurs drames historiques, entre autres le « Dollard » de Bourbeau Rainville, et les essais charmants dus aux concours organisés par la Société Saint-Jean-Baptiste, ont, depuis, démontré la richesse des éléments offerts aux créateurs de notre littérature nationale.

Les aventures de nos découvreurs, trappeurs et coureurs de bois, leur vie au milieu des sauvages et les expéditions de nos guerriers d'autrefois offrent un champ vaste et fécond à leur imagination. Je les invite à l'exploiter ; ils y trouveront des trésors qui enrichiront notre littérature et lui donneront le cachet national et original dont elle a besoin.

La femme commence à se faire remarquer dans le monde des lettres. Autrefois, on ne signalait parmi les écrivains que Mme Leprohon dont les romans étaient très populaires. Puis sont venues Mme Dandurand, Mlle Bibaud et Mlle Angers, qui, sous le nom de Laure Conan, a écrit de si jolies choses. Depuis quelques années, on en compte plusieurs : Fadette (Mme Saint-Jacques), dont les écrits dénotent un talent de premier ordre, Madeleine (Mme Huguenin), l'auteur de « Mon premier péché » et des charmantes chroniques dont la *Patrie* est heureuse d'orner ses colonnes — elle ne devrait pas en rester à son premier péché — Gaétane de

Montreuil (Mme Gill) ; Colombine (Mme Côté) ; Michelle Lenormand (Mlle Tardif) ; Colette (Mlle Lesage) ; Mme Gérin Lajoie ; Mme Brodeur (Dlle Brodeur) ; Dlle Blanche Lamontagne ; Jean Deshaies ; Mme Fautoux, fille de Mercier, de l'homme dont le souvenir est encore si vivace, et plusieurs autres.

J'ai déjà dit que l'art d'écrire a fait des progrès depuis quelques années. C'est la thèse que vient de développer M. Jean Charbonneau dans un livre dont le fond et la forme lui font grand honneur. Il a raison de dire que la génération actuelle a eu, plus que la nôtre, l'avantage de relations plus intimes avec la France littéraire, et avec ce que M. Charbonneau appelle les *influences françaises*. Son vocabulaire est plus abondant et plus riche, sa formation intellectuelle plus raffinée, son verbe plus harmonieux, le cercle de ses pensées plus étendu. Il y a, attachés à nos journaux quotidiens ou hebdomadaires, à nos revues, des jeunes gens dont le talent est indiscutable et

promet beaucoup pour l'avenir. A l'exemple de tous les mouvements qui ont pour effet de surexciter les esprits et d'enflammer les imaginations, le nationalisme en a produit plusieurs ; c'est un bon point en sa faveur. J'avais l'intention de faire une petite revue de tous les talents qui surgissent depuis quelques années dans le domaine des lettres, mais je laisse à M. Charbonneau cette tâche agréable : il n'a qu'à continuer son travail intéressant.

Mais je me permettrai de plaider la cause des écrivains de ma génération, de cette pléiade de talents brillants qui, de 1860 à 1890, a tant fait pour activer le mouvement intellectuel au sein de notre population. Il ne faut pas oublier que, à cette époque, notre littérature était à son début et que la plupart de nos écrivains, obligés pour vivre de se faire journalistes, fonctionnaires publics, ou d'exercer une profession, ne pouvaient donner aux lettres que des heures dérobées à leur labeur quotidien. Pourtant, ils ont travaillé,

remué les esprits, éveillé les sentiments les plus nobles, fait entendre les accents les plus patriotiques, sonde et discuté les problèmes les plus intéressants de notre avenir dans le domaine des lettres. Ils ont donné à notre population le goût de la lecture en piquant sa curiosité, en s'adressant à ses sentiments patriotiques, en éveillant les souvenirs glorieux de son passé, en lui parlant un langage où souvent l'idée et le sentiment avaient plus de valeur que la forme. Ils ont, en général, fait ce que leur temps réclamait : de la littérature utilitaire.

Il y aurait des distinctions à faire entre les poètes et les prosateurs, entre les influences qui ont respectivement développé et modifié leur formation littéraire et orienté leurs opérations intellectuelles ; et on pourrait aussi dire pourquoi ils n'ont pas tous donné la mesure de leur talent. Mais afin de traiter ce sujet convenablement, il faudrait faire un travail qui n'entre pas dans le cadre de ce livre.



1865

LES CONFÉRENCES A NOTRE-DAME DE MONTRÉAL

La Confédération a eu l'effet malheureux — elle en aura bien d'autres — de nous faire oublier les exercices de la neuvaine à saint François-Xavier, qui s'est terminée dimanche dernier. Les magnifiques conférences de Notre-Dame n'ont pu faire taire les discussions acrimonieuses de la politique ; la chaire et la tribune se sont partagées l'attention publique. Ce n'est pas étonnant, l'homme étant obligé de satisfaire les exigences de sa double nature : les besoins du temps et de l'éternité. Composé de deux éléments contraires, dont l'un a le ciel et l'autre la terre pour centre d'attraction, touchant au fini et à l'infini, esprit et matière à la fois, il est soumis à des devoirs bien dif-

férents. Aussi, pendant que son âme cherche à retourner dans le sein de la divinité qui l'a enfantée, son corps se penche continuellement vers la terre d'où il est sorti. C'est ainsi qu'il poursuit ses destinées, toujours ballotté entre les sublimes aspirations de la plus noble partie de son être et les intérêts matériels de son autre misérable moitié.

C'est une belle pensée que de consacrer certains jours de l'année au culte des choses de l'âme, à la méditation des vérités éternelles. C'est un spectacle admirable que celui de cette foule immense se pressant pieusement au pied des autels pour écouter les grands enseignements de la religion. Là, point de bruit, aucune de ces clameurs qui s'élèvent du sein des assemblées profanes ; la parole de Dieu retentit dans toute sa force sous les voûtes du temple ; les larmes de la pénitence coulant sur les parvis sacrés, les fronts courbés en signe d'humilité et de contrition, attestent sa puissance. L'ignorant comme le savant, le riche comme le pauvre, s'in-

clinent devant cette parole ; quelque chose leur dit que cette voix qui retentit si fortement tombe de plus haut que de la chaire du prédicateur, qu'elle descend des hauteurs où habite la divinité.

Rien ne grandit et ne relève l'humanité comme ces réunions où l'égoïsme, l'ambition et toutes les vanités humaines, placées en face de l'éternité, disparaissent sous l'impression des nobles sentiments, des grandes pensées qui jaillissent de toutes les âmes ; rien ne nous paraît grand comme ces flots de têtes humaines s'agitant sous le souffle de la parole divine.

Tous les ans nous ramènent, à la même époque, ces touchants exercices qui rappellent les fameuses conférences de Notre-Dame de Paris. C'est l'illustre Société de Jésus qui, dans ces jours solennels, est chargée de la prédication. Composée d'hommes qui ont grandi et vieilli dans l'étude du cœur humain et au milieu des œuvres du dévouement et du sacrifice, établie sur tous les points du

globe, cette puissante société fait partout admirer l'éloquence et la science de ses prédications. Elle qui a donné à la chaire de Notre-Dame de Paris les Ravignan et les Félix, sait trouver encore pour Notre-Dame de Montréal les Rossignol et les Bertrand.

La population de Montréal a vu reparaître avec plaisir, cette année, le prédicateur distingué qui l'avait si vivement intéressée et profondément émue l'année précédente. Doué d'une voix forte et vibrante, d'une grande facilité d'élocution et d'une riche imagination, le R. P. Bertrand sait donner aux grands sujets qu'il traite avec tant de science et de profondeur, tous les charmes et les agréments de la rhétorique.

Nous n'avons pu suivre complètement l'éloquent orateur dans l'enchaînement et le développement des principes et des idées philosophiques qu'il avait entrepris de traiter, mais ce qu'il nous a été permis d'entendre nous a confirmé dans la haute opinion que nous avions de son talent.

Son sermon de dimanche dernier a été le digne couronnement de ses efforts et de ses travaux apostoliques.

N. B. — L'éloquence du R. P. Bertrand se distinguait spécialement par la force de la pensée et la vigueur du raisonnement. Celle du R. P. Rossignol était brillante, fleurie, étincelante. Il avait une belle tête, une figure jolie, trop jolie pour un jésuite ; il y avait dans ses manières, son geste, sa diction, dans tout son extérieur, un cachet de distinction peu ordinaire. Aussi, les femmes, les dames ne pouvaient se lasser de le voir et de l'entendre. On faisait toutes sortes de conjectures à son sujet, on disait que son vrai nom n'était pas celui qu'il portait, qu'il était le fils d'un grand personnage, etc., etc.

Depuis plusieurs années, les jésuites ont déserté la chaire de Notre-Dame ; ils ont été remplacés par des prédicateurs dont l'éloquence continue d'attirer les foules à Notre-Dame.



1865

CRITIQUE D'UNE CONFÉRENCE SUR LA FUSION DES RACES

Un jeune homme vient de faire, devant l'Institut Canadien, une conférence répréhensible. Il pose en principe que les peuples comme les individus ne doivent avoir d'autre but que le progrès matériel et que, les distinctions nationales s'opposant à ce progrès, on doit chercher à les faire disparaître. C'est, d'après lui, une absurdité de prétendre que la langue et la religion constituent la nationalité d'un peuple ; c'est un préjugé, une chimère funeste qui entrave la marche de l'humanité vers la perfection, mais qui s'efface de jour en jour devant le progrès de la raison humaine.

Partant de ces données, il condamne, il flétrit les peuples qui, pour

rester fidèles à leurs traditions nationales, aux souvenirs glorieux de leurs ancêtres, sacrifient leurs intérêts matériels, et il conclut en disant que les Canadiens-Français, s'élevant au-dessus de ces préjugés vulgaires, doivent chercher la prospérité et les progrès dans la fusion des races de l'Amérique Britannique du Nord.

Il est toujours choquant d'entendre proclamer des principes et des sentiments si flétrissants, mais quand ils partent de la bouche d'un jeune homme, on éprouve plus de pitié que de colère.

Ces sentiments, dans le cœur du jeune homme, ne sont pas naturels ; le désir de se faire une réputation d'esprit fort peut seul les inspirer. Il est de bon ton maintenant, paraît-il, de se vieillir pour excuser la froideur de ses sentiments et le scepticisme ridicule dont on aime à s'entourer ; on se moque de l'enthousiasme pour le beau et le vrai, si naturel aux jeunes âmes que le vice ou de sordides intérêts n'ont pas

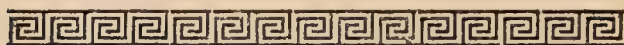
desséchées. On veut paraître homme sérieux, homme positif à tout prix, en se dépouillant même du plus bel apanage de la jeunesse. Mais sachez donc, précoces vieillards, que tout s'enchaîne, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique et politique, et que détruire le sentiment national, c'est affaiblir et briser le lien qui fait la force des familles et des sociétés.

On aime son pays, on s'attache aux glorieuses traditions de ses ancêtres, à la langue, à la religion, et aux mœurs qu'ils nous ont transmises, comme le fils aime son père et s'attache au nom, à l'héritage qu'il lui lègue. L'amour de la patrie est l'extension, l'ensemble de toutes les affections qui honorent la nature humaine, c'est l'océan où vont se confondre, comme autant de fleuves et de rivières, tous les sentiments du cœur humain. Aussi nier l'un, c'est nier l'autre, tant ils se touchent et s'entrelacent ; brisez un anneau, la chaîne est rompue et la société croule. Si un peuple a le droit de

renoncer à la langue, à la religion de ses pères, le fils a le droit de renoncer au nom de son père, de sacrifier la famille à son égoïsme. Le citoyen qui trahit sa patrie est aussi lâche que celui qui trahit sa famille. L'amour de la patrie n'étant que l'extension de tous les autres sentiments de l'âme, celui qui ne le possède pas, ne possède pas les autres et par conséquent manque de cœur. Mauvais fils, mauvais père, mauvais époux, mauvais citoyen, dit-on souvent ; c'est naturel, on est l'un ou l'autre en vertu du même principe. Et on vient dire après cela que l'attachement d'un peuple aux éléments de sa nationalité est un préjugé, un obstacle au progrès de l'humanité !

Au contraire, n'est-ce pas par la diversité des êtres de la création, par la différence de leurs aptitudes, que s'opère ce progrès. De même qu'il n'y a pas deux êtres, deux espèces, deux genres semblables, ainsi il ne peut y avoir deux peuples semblables. Chacun a ses attributs, ses tendances caractéristiques, et c'est

cet antagonisme, cette juxtaposition d'idées et d'intérêts divers qui produit, dans le champ de l'intelligence humaine, des résultats si merveilleux. C'est par l'application de leurs aptitudes différentes, c'est en travaillant, chacune dans la sphère qui convient à son génie, que la France et l'Angleterre ont élevé l'Europe à un si haut degré de civilisation. Il doit en être ainsi en Amérique. Ceux d'entre nous qui paraissent prêts à sacrifier nos distinctions sociales, non seulement foulent aux pieds les sentiments les plus nobles, mais encore ils se mettent en contradiction eux-mêmes, ils veulent la destruction d'un élément essentiel de ce progrès dont ils sont les fervents adorateurs.



1870

MISSION DES GOUVERNEMENTS

I

Si la mission de ceux que Dieu appelle au gouvernement des nations est grande et honorable, il faut avouer aussi qu'elle comporte des responsabilités et des devoirs d'une suprême importance.

La science du gouvernement, malgré l'expérience des siècles, tourne presque constamment dans le cercle fatal où l'humanité s'agite depuis six mille ans. A certaines époques, elle semble prendre un essor irrésistible vers les sommets de la perfection et s'alimenter aux sources mêmes de l'autorité divine. Illuminée des plus sublimes clartés du génie humain, elle a des rayonnements qui se projettent sur plusieurs générations.

Soudain, au sein de ses plus grands triomphes, elle est prise de vertige, les ténèbres se font autour d'elle, elle

chancelle, elle tourne sur elle-même et retombe dans son impuissance.

Vieille comme le monde et comme lui toujours jeune, partageant les grandeurs et les faiblesses, les vertus et les vices de l'humanité, jouet de toutes les passions et d'illusions sans nombre, elle cherche vainement à briser les barrières qui la séparent de l'infini; toujours elle rencontre le doigt de Dieu qui lui dit : « Tu n'iras pas plus loin. »

Les peuples impatients se lèvent quelquefois, la hache à la main, frappent à coups redoublés sur les trônes et les institutions établies qui s'affaissent avec fracas. Et lorsque après avoir tournoyé pendant quelque temps dans une trombe de sang, ils tombent épuisés sur les ruines fumantes qu'ils ont faites, ils aperçoivent avec stupeur, debout devant eux, le spectre qui les effrayait tant : le sang versé pour la liberté avait fécondé le despotisme.

Il est un progrès qui à lui seul suffirait pour récompenser l'humanité de ses labeurs et de ses souffrances,

c'est celui de la liberté individuelle, de la dignité humaine.

Les peuples ne sont plus de vils troupeaux tremblant sous le fouet d'un tyran, condamnés à l'abrutissement du despotisme. Ceux qui les gouvernent sont leurs serviteurs plutôt que leurs maîtres.

Qu'importent la forme du gouvernement et le nom, les attributs extérieurs de l'autorité, pourvu que l'homme soit ennobli dans son cœur et son intelligence, que ses besoins soient connus et satisfaits, que sa volonté soit respectée.

Les chefs des nations, qu'ils soient rois, empereurs, despotes, sont forcés d'appuyer leurs trônes sur les épaules du peuple, de respecter ses croyances, ses sentiments, d'écouter ses vœux et ses plaintes.

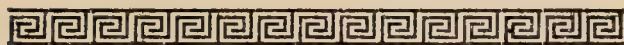
L'expansion dans le monde entier des principes du gouvernement constitutionnel est la plus belle manifestation de ce progrès social et politique qui fait la gloire des temps modernes. Ce système de gouvernement remplit dans l'ordre politique

le rôle de la soupape de sûreté dans l'ordre physique; il évite ces grands coups de foudre qui mettent en pièces une société en détournant, à mesure qu'ils se forment, ces courants électriques qui la traversent quelquefois. Système admirable de pondération, d'équilibre de tous les pouvoirs, de toutes les influences et des intérêts multiples dont se compose une société, il donne à chacun la place qui lui convient et la part d'influence qu'il a le droit d'avoir, et ouvre un noble champ, de vastes horizons à toutes les légitimes aspirations, à tous les talents, aux ambitions les plus nobles. Il apprend aux hommes à se connaître, à s'aimer, en les forçant de se rapprocher, de s'entraider et de se soutenir mutuellement; il élève et ennoblit les cœurs et les intelligences en les faisant converger vers l'amour et le service de la patrie. De cet heureux contact de tant d'éléments puissants jaillit cette noble émulation, cette ardeur pour le travail et le bien qui font les nations grandes et fortes, quand

elles savent se mettre à la hauteur de leurs institutions.

L'Angleterre donne au monde, depuis plus de deux siècles, le spectacle des grandes choses que peut produire ce régime politique. Vous voyez comme elle marche majestueusement à la conquête de ses destinées, opérant sans secousses violentes des réformes sociales et religieuses qui, dans d'autres pays, auraient coûté des flots de sang. Tous les peuples envient sa bonne fortune, contemplent avec admiration ses succès et tentent de marcher sur ses traces.

La Providence, en nous forçant de passer par la force des armes sous son drapeau victorieux, nous a appris à apprécier et à chérir des institutions politiques qui nous ont donné les moyens de conserver l'héritage national que la France nous avait légué. Les luttes politiques que nous avons traversées, les progrès que nous avons réalisés, démontrent que nous avons su tirer parti de ces institutions pour sauvegarder les droits de notre origine.



1870

MISSION DES GOUVERNEMENTS

II

La raison de la puissance et de l'efficacité des gouvernements constitutionnels est la communication constante de l'autorité avec le peuple, la connaissance nécessaire et facile des besoins et des aspirations des sociétés. Ceux qui parviennent au pouvoir sous ce régime politique sont la plupart du temps enfants du peuple, fils de laboureurs, de marchands ou d'ouvriers ; ils ont connu les nécessités et les misères de la vie, ils ont appris à soulager des souffrances qu'ils ont partagées. Choisis parmi des milliers d'hommes pour la supériorité de leurs facultés morales et intellectuelles, ils ne peuvent garder la confiance publique qu'en

continuant de la mériter par leur patriotisme et leur dévouement.

Ces espèces de gouvernements sont de véritables sociétés de protection et d'intérêt mutuel ; chacun a sa part dans les fautes comme dans les bienfaits de l'administration publique.

Mais, on l'a répété souvent, la vertu, le patriotisme et l'intelligence sont encore plus nécessaires aux gouvernements démocratiques et républicains, qu'aux monarchies absolues. Chaque homme y possède une influence proportionnée au développement de son intelligence et y exerce sur la société une action fatale ou salutaire.

Aussi, avec quel soin ces sociétés privilégiées doivent-elles conserver et perpétuer dans leur sein les traditions d'honneur, de vertu, de patriotisme ! Avec quelle sollicitude elles doivent former le cœur et l'intelligence des générations appelées à jouir des bienfaits de ces nobles institutions !

Comme nous l'avons dit, nous

avons le bonheur de vivre à l'ombre de ces institutions remarquables, qui offrent la même protection et des droits égaux à toutes les races et à toutes les religions. Ces droits et ces libertés politiques, nous les avons conquis après des efforts et des luttes héroïques.

Nous avons déjà subi plusieurs révolutions pacifiques ; la dernière a rangé, il a trois ans, l'Amérique du Nord sous un même drapeau ; ceux qui l'ont faite ont voulu créer une nouvelle nation, jeter les bases d'un empire.

On a fait accepter ce nouvel ordre de choses au Bas Canada en plaçant sous le contrôle d'un gouvernement local et national certaines attributions qui lui ont paru suffisantes.

Quelles que soient les divergences d'opinion des Canadiens-Français relativement à la solidité et à l'efficacité de cet édifice politique, le patriotisme leur fait un devoir d'en tirer le meilleur parti possible.

Nous devons faire tous nos efforts

pour empêcher que la nouvelle constitution ne serve qu'à faire ressortir notre infériorité et notre impuissance, à justifier les projets d'unification et d'anglicisation qui n'ont pas encore dit leur dernier mot. Cette unification ne doit pas et ne peut pas avoir lieu : elle serait contraire aux desseins de la Providence et à l'avancement de la civilisation en Amérique. L'œuvre de ceux qui ont implanté, dans le sol fécondé par leur sang, la foi et la civilisation de la France, ne peut être vouée à l'anéantissement. Tant de sacrifices et d'héroïsme ne peuvent être stériles.

Si l'être le plus infime a sa raison d'être et concourt au but de la création, à plus forte raison l'existence d'une nation doit-elle avoir sa place dans les desseins de Dieu.

La diversité est une loi de la nature, une nécessité de l'ordre moral et social, un élément de progrès pour l'humanité.

Ce n'est pas le hasard qui a mis la race française et la race anglaise en présence l'une de l'autre en Amé-

rique ; chacune d'elles avec ses facultés et ses mœurs spéciales était nécessaire au développement et à l'exploitation de ce vaste continent. Et pourquoi nous faire renoncer à notre autonomie ? Notre origine n'est-elle pas aussi noble que celle de nos compatriotes anglais ? Notre langue est-elle inférieure à celle qu'ils parlent ? Nos institutions sont-elles indignes d'estime et de respect ?

Ceux qui nous gouvernent et qui sont chargés de mettre en opération notre nouveau système politique doivent se pénétrer de ces grandes vérités et s'en inspirer dans leur législation. Ils doivent éclairer les pas de notre nationalité dans la voie qui peut la conduire à la conquête de ses destinées, à l'accomplissement de sa mission.

La tâche est difficile sans doute, mais les grandes œuvres se fondent par le dévouement et le sacrifice. Leur premier devoir est de mettre la foi catholique et nos institutions nationales à l'abri de toutes les atteintes et de leur donner les moyens de

s'étendre, de se propager en montrant qu'elles ne sont pas irréconciliables avec le progrès, la liberté et l'esprit d'entreprise.

Il est inutile de fermer les yeux sur les dangers de notre situation, de nous bercer d'illusions puériles sur notre avenir. Il faut que nos hommes publics trouvent dans notre nouvelle organisation politique, des éléments de régénération, de progrès matériel ; afin de nous élever au niveau des autres provinces britanniques, il faut qu'ils arrêtent le courant de l'émigratoir par le défrichement de nos terres incultes, le développement de notre industrie nationale et l'établissement d'un système d'éducation approprié aux besoins du pays.



1870

CANADIENS-FRANÇAIS ET CANADIENS-ANGLAIS

L'histoire démontre que le principal but de ceux qui les premiers vinrent au Canada fut d'y fonder une nation, d'y implanter la civilisation de la France. Aussi les voit-on, à peine débarqués sur ses rives, s'attacher à la terre et soutenir des luttes sanglantes contre les hordes sauvages qui s'opposent à l'accomplissement de cette glorieuse mission. Nos pères furent essentiellement soldats et laboureurs ; et lorsque, après des efforts héroïques, ils furent forcés de dire adieu au drapeau blanc que les débris de l'armée de Montcalm emportaient en France, ils retournèrent à leurs champs, bien décidés à continuer l'œuvre qu'ils avaient entreprise.

Disséminés sur les bords du Saint-

Laurent, depuis Montréal jusqu'à Québec, sans autre ambition que celle d'élever leurs enfants dans l'amour de la religion et le souvenir de la France, ils ne voulurent rien voir au delà du clocher de leur église et des rivages de leur beau fleuve. Contents du produit de leurs terres, dont la fertilité dépassait leurs désirs, ils abandonnèrent, dès le commencement, le commerce et la spéculation aux étrangers que le désir de la fortune attirait dans ce pays.

Tant que les terres rendirent d'elles-mêmes au centuple le grain qu'elles avaient reçu et suffirent à l'augmentation des familles, ils vécurent dans une douce aisance, dans une aimable quiétude d'esprit, indifférents au progrès qui s'accomplissait autour d'eux, insouciants de l'avenir.

Payer la dîme à leurs curés et la rente aux seigneurs était toute leur préoccupation.

Les seigneurs eux-mêmes, possesseurs de biens et de ressources considérables, gaspillaient leur fortune dans les plaisirs et les amusements.

Mais un jour vint où les récoltes furent moins abondantes, où la population, qui se multipliait avec une fécondité étonnante, se trouva à l'étroit ; l'âge d'or était passé.

Les terres épuisées auraient eu besoin d'une culture plus intelligente ; mais, privés d'écoles et de tous moyens d'instruction par la mauvaise volonté du gouvernement anglais et par leur propre indifférence, les Canadiens-Français étaient impuissants en face de cette situation malheureuse. Il aurait fallu à nos compatriotes, pour éviter le morcellement de la propriété, s'enfoncer dans la forêt, mais il n'y avait pas de lois alors pour protéger le colon, pour lui ouvrir des chemins, lui fournir les premières semences. Il leur aurait fallu encore se livrer au commerce, à l'industrie, exploiter nos mines et nos richesses forestières, mais ils manquaient de capitaux. Découragés, dominés aussi par un goût inné pour les voyages et les aventures, ils commencèrent à s'expatrier.

Pendant ce temps-là les Anglais,

qui n'avaient laissé échapper aucune occasion de s'enrichir, mettaient la main sur toutes les ressources du pays, établissaient des manufactures et accaparaient les principales branches de commerce. Venus en Amérique avec des connaissances variées, une éducation pratique, soutenus, quelques-uns, par les capitalistes de Londres et de Liverpool, ils avaient un avantage immense sur nos compatriotes. Ils joignaient à l'expérience et à l'instruction qui découvrent les éléments de prospérité, le capital nécessaire à l'exploitation de ces éléments.

Ce sont là des faits incontestables.

Nous ne prétendons pas dire que nous n'avons eu aucun succès dans ces nobles luttes du commerce et de l'industrie ; non, malgré tant de désavantages, quelques-uns de nos compatriotes ont figuré au premier rang et acquis de magnifiques fortunes ; les noms des Masson, des Cuvier et des Renaud suffisent à justifier cette assertion. Ces hommes remarquables ont étonné le pays de leur har-

diesse, de leurs talents et de leurs succès, et nous en avons encore qui marchent sur leurs traces ; quelques-uns des plus riches propriétaires de Montréal sont, à l'heure qu'il est, des Canadiens-Français. Mais ils forment l'exception.

Si encore, malgré leur petit nombre, ces riches marchands, ces grands propriétaires faisaient de leur fortune, de leur influence, un emploi aussi utile à la société, un usage aussi libéral que leurs concitoyens d'origine étrangère. Mais là encore n'y a-t-il pas une grande différence ? Voyez les Anglais comme ils brassent, tournent et retournent leurs capitaux, comme ils se lancent dans toute espèce d'entreprises où ils risquent tous les jours leur fortune ; voyez ces milliers d'employés, d'ouvriers, ces milliers de familles que leur libéralité, leur activité font vivre. N'est-ce pas là un beau rôle, un noble exemple ? Que font à la société ces hommes qui deviennent de plus en plus timides et avarés, à mesure que la fortune leur arrive, qui dorment

sur leurs écus entassés et ne savent que faire de leurs vastes terrains, pendant qu'ils pourraient augmenter, utiliser leur fortune en faisant vivre des centaines d'ouvriers que le manque de travail chasse à l'étranger.

Ceux-là sont les seuls grands citoyens qui luttent et travaillent jusqu'à la fin et mettent le dernier rayon de leur intelligence au service du mouvement commercial, social et politique de leur époque, qui ne déposent le harnais des affaires que lorsqu'ils l'ont mis sur des épaules plus jeunes et plus vigoureuses, et n'emportent pas avec eux dans la tombe le talisman de la fortune d'une génération, l'élément de la prospérité d'une nation.

Comment se fait-il qu'un aussi grand nombre de nos principales maisons de commerce disparaissent pour faire place souvent à des maisons anglaises ?

C'est un malheur national.



1870

CANADIENS-ANGLAIS ET CANADIENS-FRANÇAIS

L'étranger qui, partant de l'embouchure du Saint-Laurent, le remonte jusque près de sa source, est frappé des différences que présente l'aspect du pays. A mesure qu'il s'avance vers l'Ouest, il remarque un progrès toujours croissant dans les signes extérieurs qui révèlent la prospérité d'un pays. Cette observation est juste, et, quelles que soient nos susceptibilités nationales, il faut avouer que dans le vaste panorama qui se déroule à ses regards le Canadien-Français n'occupe pas la place la plus brillante.

Il nous en coûte de faire cet aveu, mais les circonstances le justifient et l'exigent même. Il est de ces vérités que la sagesse et le patrio-

tisme commandent de proclamer. Il est bon de mettre quelquefois une société comme un individu en face de ses défauts, de sa situation morale et matérielle. Combien d'hommes auraient évité des chutes fatales, si un ami courageux eût éclairé du flambeau de l'amitié leurs premiers pas dans une route ténébreuse ! Il est plus agréable, sans doute, de flatter ceux qu'on aime, d'encourager leur amour-propre et leurs illusions, mais là n'est point le vrai courage, le véritable dévouement.

Disons-le donc franchement : il n'est pas étonnant que le jugement porté sur des faits aussi manifestes nous soit défavorable ; notre pays et les diverses populations qui l'habitent offrent des lignes de démarcation facile à constater. On peut reconnaître partout l'élément anglais à ces dehors brillants qui sont l'apanage de la fortune. C'est lui qui, dans les villes et les campagnes, possède les plus belles propriétés, les terres les mieux cultivées ; c'est lui qui occupe la première position dans

le commerce, l'industrie et les grandes entreprises. Il a la haute main sur les banques, les compagnies de chemins de fer et de navigation, sur presque toutes ces puissantes associations par lesquelles s'opère le progrès d'un pays.

Ces quartiers aristocratiques, ces palais somptueux, ornement de nos villes, sont habités surtout par des Anglais. Ces équipages magnifiques qui sillonnent nos rues leur appartiennent. C'est sous leur direction que s'agitent ces centres d'activité d'où la vie s'échappe à flots pressés dans les artères du corps social et porte partout la force et la prospérité. Dans toutes les circonstances où l'esprit d'entreprise et la charité font appel aux capitaux, où l'influence et la fortune peuvent se manifester, on les voit figurer au premier rang. Les plus riches marchands, les médecins et les avocats les plus fortunés sont anglais, et il en est ainsi de toutes les classes de la société.

Voilà des faits incontestables dont

la malveillance tire des conclusions déplorables pour notre amour-propre national. Mais ces conclusions sont-elles justes ? De ce que la population française est moins riche que la population anglaise, s'en suit-il qu'elle soit moins intelligente ? Non, c'est une erreur et une calomnie que nous repoussons de toutes nos forces. Nous avons fait nos preuves. Dans la politique, les lettres, les sciences et les arts, nos compatriotes ne sont inférieurs à personne ; et lorsque dans l'industrie ils peuvent lutter à armes égales ils manifestent des aptitudes remarquables. Nos hommes d'État n'ont-ils pas, depuis trente ans, joué le premier rôle dans les destinées du pays, et forcé quelquefois la jalousie et la malveillance à s'incliner devant leur talent ? Nos avocats et nos écrivains ont-ils moins de talent et de savoir que leurs confrères d'origine anglaise ? Non, non, les Canadiens-Français ne manquent pas d'intelligence, tous les jours des étrangers distingués le reconnaissent hautement et ne crai-

gnent pas de proclamer que, si nous sommes dignes de la France par le courage et la valeur, nous ne sommes pas moins dignes de notre noble origine par les facultés intellectuelles.

D'où vient donc cette infériorité matérielle qu'on nous reproche ? Quelles sont donc les causes qui nous retiennent en arrière des autres races dans cette course au progrès et à la prospérité matérielle qui entraîne, comme dans un tourbillon, toutes les nations de ce continent ?

Il faut d'abord tenir compte d'une vérité dont l'expérience et la raison constatent l'existence et les effets. Les nations, comme les individus, diffèrent de caractère et d'aptitudes, et cette diversité est, dans l'ordre de la Providence, un élément nécessaire du progrès de l'humanité. Chaque nation a un rôle spécial à jouer dans les destinées du monde et des facultés propres à l'accomplissement de sa mission. Il est incontestable, par exemple, que les races latines, si intelligentes, ne possèdent pas, autant que les races anglo-

saxonnes, l'esprit pratique nécessaire à la spéculation et au commerce. Quoique le milieu dans lequel nous vivons ait réagi sur notre caractère, il est évident qu'il n'a pas détruit l'œuvre et l'empreinte de la nature. Ne nous en plaignons pas trop, car si Dieu nous a choisis pour contrebalancer, par l'influence salutaire des idées morales et civilisatrices dont la France nous a confié le dépôt sacré, le matérialisme qui semble, en Amérique, dominer toutes les âmes, c'est un rôle dont nous devons nous glorifier. Mais la richesse, sur ce continent, étant nécessaire à l'exercice de ce noble rôle, on méprisera, au lieu de les adopter, nos institutions et nos principes, si on ne démontre pas qu'ils peuvent se concilier avec l'esprit d'entreprise et le succès dans le commerce et l'industrie.



1870

LES BESOINS DE NOTRE ÉPOQUE

Il est pour toutes les sociétés des époques de crises et de transitions, des moments d'incertitude et de danger.

Une nation vit pendant un certain temps des dévouements et des grandes vertus qui ont présidé à son origine ; l'auréole qui couvre son berceau illumine plusieurs générations, et le sang de ses fondateurs, encore humide sur le sol qu'ils ont illustré, parle aux cœurs, agit sur les âmes.

Le bien-être et la prospérité manquent rarement à une jeune nation ; la terre où elle a planté sa tente satisfait pleinement à ses besoins et à ses désirs.

Ce sont là deux principales causes

du bonheur et de la tranquillité qui signalent les premiers temps de l'existence d'un peuple.

Plus tard viennent, avec l'oubli du passé et les besoins du présent, les époques de décadence morale et matérielle, et c'est alors que le patriotisme et l'intelligence sont nécessaires au salut et à la conservation d'un peuple.

La société canadienne-française a une origine et un passé magnifiques. La gloire ne lui a pas manqué à l'ombre du drapeau de la France, et elle a conservé pendant longtemps les nobles sentiments et les glorieuses traditions de ses généreux fondateurs. Établie par des missionnaires et des soldats, elle puisait dans le souvenir de leurs héroïques actions la force et l'énergie qui font les grandes nations.

De plus elle avait ce qui, sur ce continent, vaut mieux que la gloire, elle était riche ; un sol fertile et immense lui offrait des ressources inépuisables ; pendant près d'un siècle elle a vécu dans la prospérité.

Notre jeune société est-elle ce qu'elle était et a-t-elle réalisé surtout ce qu'elle promettait ?

Peut-on affirmer que nous sommes, comme autrefois sur ce continent, les représentants de ces sentiments chevaleresques et de ces traditions d'honneur dont la France se glorifie ; que la religion et la probité sont aussi fermes et vivaces dans nos cœurs qu'ils l'étaient dans ceux de nos pères ?

Il y a certes encore du patriotisme et des sentiments nobles au sein de notre société ; il y a de belles intelligences et de nobles caractères ; mais il semble que le niveau moral de notre population ait baissé depuis quelques années et qu'il se manifeste, dans les diverses classes qui la composent, des éléments de décadence, des symptômes de dépression, des apparences d'amoindrissement.

Nous avons, au commencement de cet article, exprimé implicitement la pensée que l'état moral d'un pays subissait l'influence de sa situation financière : c'est une vérité

incontestable. Le corps réagit constamment sur l'âme et lui communique ses affections et ses souffrances ; de même l'ordre matériel exerce sur les facultés morales d'une société une influence heureuse ou fatale.

Un peuple ne vit pas que de sentiments, de souvenirs et de gloire ; il lui faut du pain, et ce pain, il ne peut le gagner qu'à la sueur de son front. Ainsi Dieu l'a voulu dans ses décrets éternels, et, depuis six mille ans, l'homme obéit à cette loi immuable, exécute cette terrible sentence. Vivre est donc le principal but de ses efforts, le point de concentration de ses tendances et de ses facultés.

Dans ce siècle surtout de positivisme et de matérialisme, le bien-être et la prospérité sont des éléments nécessaires du bonheur et de la conservation d'un peuple. La patrie, pour la majorité des hommes, est le pays où ils vivent heureux ; le gouvernement le plus populaire et le plus légitime est celui qui donne

aux peuples la plus grande somme de bien-être et de prospérité.

L'Amérique offre une éclatante démonstration de cette vérité. Pourquoi ce courant magnétique qui pousse vers ses rivages heureux les peuples de l'Europe ? Pourquoi cette considérable expatriation des enfants de la France et de l'Angleterre, si enthousiastes de la grandeur de leur patrie et des immortels souvenirs de leur histoire ?

Est-ce l'attrait des institutions républicaines qui attire ces flots d'immigration ? Non, c'est le mirage séduisant de la fortune et de la prospérité matérielle, c'est le travail que l'industrie offre à des millions de bras. L'Europe, épuisée par le travail de plusieurs siècles, ne suffit plus aux besoins de sa population, à l'énergie et à l'activité des nations qui l'habitent.

Pour nous, quels que soient les souvenirs glorieux de notre histoire, et la noblesse de notre origine, nous n'en resterons pas moins en arrière des populations qui nous entourent,

si nous ne tournons pas nos facultés et nos capitaux vers le développement de nos ressources matérielles. Il est glorieux d'avoir des champs de bataille qui s'appellent Carillon, Châteauguay, ou les plaines d'Abraham, mais encore faut-il ne pas y mourir de faim. L'esprit de tradition est louable, quand il sait se concilier avec les exigences et les besoins du temps, et qu'il n'est pas un obstacle au progrès d'une nation et au perfectionnement continu de l'humanité voulu par Dieu. D'ailleurs, ce n'est pas en restant pauvres que nous conserverons mieux notre foi et les vertus de nos pères, et que nous consoliderons notre existence nationale. Au contraire, la pauvreté nous détruira en nous faisant les humbles serviteurs des populations énergiques au milieu desquelles nous vivrons et en nous privant des moyens de faire respecter notre héritage national.

On attribuera notre infériorité à notre origine et à notre foi, et on regardera comme des éléments de fai-

blesse ce qui fait, à juste titre, notre gloire et devrait être notre force. La foi n'exclut pas l'esprit d'entreprise ; au contraire, il est dans l'ordre de la Providence que l'homme cherche constamment à améliorer sa position, à acquérir les moyens de faire du bien à ses semblables et de créer une position honorable à sa famille, à ses descendants. C'est par cette noble ambition que s'opèrent les destinées du monde, et il n'est ni chrétien ni raisonnable celui qui enseigne et pratique le contraire.



1870

NOTRE MISSION

Nous avons dit que les Canadiens-Français devaient conserver leur langue et les institutions religieuses et nationales qu'ils tiennent de la France, pour être dignes de leur noble origine et répondre aux vues de la Providence. Or, c'est par les lettres que se fait surtout cette œuvre de conservation et de propagation ; c'est par la littérature qu'un peuple fait sentir l'influence de son génie, de sa nationalité.

Inutile de nous faire l'écho de tous les siècles et de tous les peuples, et de rappeler le souvenir de Rome et d'Athènes, pour constater une vérité aussi évidente.

Qu'il suffise de nommer la France. N'est-ce pas à ses savants, à ses poètes, à ses artistes et à ses orateurs

que la France doit l'empire intellectuel du monde et l'expansion de son génie et de son caractère national ?

Quand la France parle, l'univers écoute et recueille avec respect ses paroles, ses magnifiques accents.

La France est le Parnasse de l'Europe, le jardin littéraire où toutes les nations sont heureuses de cueillir les fleurs les plus fraîches, les plus exquis de l'intelligence humaine ; son souffle répand sur le monde une chaleur vivifiante qui fait germer les grandes pensées, les sentiments généreux.

La poésie a implanté la civilisation française dans les pays où les balles avaient déchiré le drapeau de la France et décimé ses héroïques bataillons.

Sur ce continent d'Amérique, dont la race anglo saxonne a fait un immense comptoir et le théâtre de son activité et de son ardeur pour le développement des intérêts matériels, nous ne pourrions attirer l'attention du monde qu'en remplissant, par l'expansion de nos nobles insti-

tutions, la mission civilisatrice que Dieu semble nous avoir destinée.

M. Rameau, cet écrivain distingué, qui a laissé de profonds souvenirs au Canada, affirme avec énergie que nous sommes appelés à exercer une action salubre sur la civilisation en Amérique par le culte de la poésie et des beaux-arts, et que nos aptitudes et notre tournure d'esprit nous rendent propres à cette mission.

Français par l'origine, nous le sommes aussi par le caractère et les aptitudes intellectuelles ; sur ce terrain du moins, nous avons le droit de porter la tête haute et d'affirmer notre égalité, notre supériorité même en face des autres races. Elles ne peuvent, elles-mêmes, s'empêcher de constater nos dispositions pour les opérations de l'esprit, et d'applaudir à nos succès littéraires et oratoires.

A compter du jour où les Canadiens-Français purent goûter à l'arbre de la science, dont pendant si longtemps on les avait tenus éloignés, ils déploierent de brillantes facultés dans

les joûtes parlementaires et littéraires.

On retrouva dans leurs discours et leurs écrits la vivacité de sentiment et l'élévation de pensée qui caractérisent les écrivains français.

Au barreau, à la tribune et dans les professions libérales, dans toutes les branches où le succès et la supériorité dépendent des facultés intellectuelles et morales, nous figurons au premier rang.

Les essais poétiques publiés dans nos revues et nos journaux depuis vingt-cinq ans ont révélé des talents qui, sous un ciel plus propice, se seraient élevés à une hauteur considérable.

Comment se fait-il donc que tous ces talents n'aient pas produit plus d'œuvres durables ?

La raison en est toujours la même : la pauvreté !

Il n'y a point de carrière, point d'avenir pour l'homme de lettres au Canada ; le talent poétique y est presque déplacé ; les muses n'élisent pas domicile dans un pays où elles

ne trouvent ni gloire ni fortune.

Une seule voie s'offre ici aux aspirations de la jeunesse et à ses besoins d'existence, c'est celle des professions libérales où elle se jette pêle-mêle sans égard pour les exigences du talent et la diversité des aptitudes.

Bienheureux ceux qui, sur le grand nombre, viennent à bout de s'y créer un avenir ! les autres vont s'oublier et se faire oublier dans les bureaux publics ou partent pour les États-Unis.

Il faudrait des Mécènes à ces talents que la pauvreté condamne à étouffer le germe poétique dont Dieu avait orné leur âme. Or, nous n'en avons pas. La fortune, le goût des lettres et la générosité qui font ces hommes précieux, manquent à notre société. Il faut, pour comprendre toute la portée de l'encouragement donné aux lettres dans un pays, un développement intellectuel que nous ne possédons pas encore.

Aussi, que de talents perdus ! Que d'existences flétries qui auraient fait

la gloire du Canada français et porté son nom et son influence chez les nations étrangères !

Combien qui ont brisé leurs ailes de désespoir et qui auraient pu dire, comme André Chénier, en se frappant le front : « Il y a pourtant quelque chose, là ! »

Inutile d'insister davantage sur ce pénible sujet.

Notre pensée est claire : l'accomplissement de cette mission civilisatrice qui semble nous être dévolue dépend de notre prospérité matérielle; nous aurons des écrivains et des poètes qui donneront toute la mesure de leur talent lorsqu'ils pourront vivre du produit de leurs œuvres.



1870

AFFAIRE GUIBORD

PORTRAITS DES AVOCATS

On a dû remarquer à l'ouverture de la cause Guibord, la différence d'âge, de talent et d'opinions des savants avocats chargés de la plaider. Une cause si émouvante, si pleine de questions brûlantes devait naturellement jeter ces hommes dans une mêlée ardente, dans une lutte acharnée. Des passions longtemps contenues, des haines et des rancunes avec peine comprimées avaient trouvé le champ de bataille qu'elles cherchaient. L'inhumation de Guibord. a été le prétexte et l'occasion plutôt que la cause de cette lutte ; il y avait au-dessus de cette dépouille mortelle autour de laquelle on s'acharnait, un principe, un drapeau. Les com-

battants étaient, d'un côté, l'autorité religieuse revendiquant son indépendance en matières religieuses et le droit d'infliger les peines canoniques à ceux qui lui désobéissent ; de l'autre, une société d'hommes instruits qui prétendaient avoir le droit de s'insurger contre ces peines, d'en faire décréter la « nullité » et l' « injustice » par les tribunaux civils.

C'est M. Laflamme qui ouvrit le feu.

M. LAFLAMME

M. Laflamme a, depuis longtemps, inscrit son nom en caractères brillants dans nos annales judiciaires. Il était de cette jeunesse ardente qui a fondé le parti rouge, il a contribué aux premiers succès de ce parti dont il a aussi partagé les échecs et les défaveurs. Il a pris part à toutes les luttes électorales depuis vingt ans, à toutes les campagnes politiques dont le Bas-Canada a été le théâtre. M. Laflamme se serait fait une belle position dans le Parlement,

Il y aurait remporté plus de succès que sur le *husting*, où son éloquence froide, mesurée et distinguée et ses airs de grand seigneur ne sont pas à leur aise. Fier, dédaigneux, un peu misanthrope, incapable de se plier aux exigences populaires, il a cherché dans sa profession les moyens de satisfaire ses goûts dispendieux. Il a mené pendant longtemps la vie à grandes guides ; il avait chevaux et chiens nombreux, hantait les clubs fréquentés par l'aristocratie anglaise, se laissait volontiers aller aux caprices distingués et aux grandes fantaisies du « high life ». Il fut un temps où sa riche clientèle lui rapportait par an plusieurs milliers de louis ; le commerce anglais et les seigneuries, dont il était l'avocat, payaient ses services au poids de l'or.

Les liens du mariage ne lui ont pas encore paru assez légers et faciles à supporter ; il a dû craindre de troubler des habitudes d'indépendance qui lui allaient si bien.

Mais hâtons-nous de peindre M. La-

flamme à la Cour, en robe et portant le rabat. Il arrive à la hâte, ses livres sous le bras, la tête renversée en arrière et légèrement penchée sur l'épaule gauche, le teint animé, la figure chiffonnée, les cheveux ordinairement en désordre, la contenance digne et fière comme toujours. Il commence à parler ; écoutez bien, il ouvre à peine la bouche, il laisse tomber nonchalamment ses paroles qu'il retient à demi ; sa voix indécise semble dédaigner de se faire entendre ; on dirait le murmure d'un mince filet d'eau à travers les branches qui gênent son passage. La pensée arrive fatiguée, nuageuse, à moitié endormie, impatientée des efforts qu'il lui faut faire pour voir le jour ; elle hésite, elle tâtonne dans la région des faits ; elle se dégage, se presse et s'illumine à mesure qu'elle arrive dans le domaine de la discussion ; le rêve disparaît, les nuages s'éclaircissent, la parole est plus claire, plus nette, plus accentuée. Enfin la lumière se fait dans ce riche cerveau, une interruption l'a fait

jaillir, c'est le rayon de soleil à travers les derniers brouillards de l'aurore. Alors la pensée déploie ses ailes librement, le filet d'eau s'est fait ruisseau : M. Laflamme est réveillé; il était temps, le tribunal s'endormait.

Ceux qui ont entendu M. Laflamme dans la cause Guibord trouveront; nous le croyons, ce tableau fidèle. On sait combien de fois il est revenu sur ses pas et a tâté le terrain avant de trouver son chemin.

On peut trouver la raison de ce défaut du savant avocat dans l'insouciance qui l'empêche de préparer d'avance la distribution et l'ordonnance de ses plaidoyers et dans la conscience qu'il a de ses forces et de ses ressources professionnelles. Sachant que les connaissances légales et la mémoire ne lui feront jamais défaut, il doit laisser au hasard l'arrangement de ses idées.

Il lui suffit de savoir qu'il a de bonnes armes pour le combat; il attend pour s'en servir les évolutions de l'ennemi. Il veut être libre de

ses mouvements là comme ailleurs.

Voyons-le à l'œuvre maintenant, lorsqu'il est en pleine possession de ses moyens. Ne vous attendez pas à des éclairs, à des coups de tonnerre. Non, sa pensée en s'élevant restera toujours un peu voilée, mais elle découvrira des horizons nouveaux, des points de vue nombreux et laissera les parties faibles de la cause dans des brouillards épais.

M. Laflamme est avant tout philosophe, logicien. Il est remarquable par la rapidité de ses évolutions et la souplesse de sa dialectique dans la discussion ; on croit le saisir et il vous glisse entre les mains comme par enchantement. Mais une chose lui est indispensable, c'est d'être chauffé souvent, car il se refroidit promptement ; si ses adversaires ou le juge lui font la malice de ne pas l'interrompre, il s'ennuie et ennue les autres. Mais s'il a constamment quelqu'un pour le piquer, le harceler, le chauffer à blanc, alors ceux qui l'écoutent passent de charmants quarts d'heure. Son langage devient riche, ses ex-

pressions brillantes, son élocution facile, agréable, son éloquence mordante, ironique, pleine de superbes dédains, d'allusions sarcastiques; il court dans le domaine épineux des abstractions comme sur un chemin fleuri, il enlace son adversaire dans les plis et les replis d'une argumentation serrée, nerveuse, inextricable.

L'honorable juge Monck, qui a beaucoup de bienveillance pour les avocats, pour les aider parfois, se plaît à rendre à M. Laflamme le service de l'interrompre, lorsqu'il le voit retomber dans sa léthargie : c'est un service que ses adversaires ne devraient pas lui rendre.

Inutile de dire que si l'intelligence s'échauffe quelquefois chez M. Laflamme, le cœur reste toujours froid ; aussi ne lui demandez pas les grandes émotions du sentiment, les élans passionnés de l'orateur.

M. Laflamme a manifesté tous ses défauts dans la cause Guibord et a laissé entrevoir ses brillantes qualités. Il a soulevé plus de questions qu'il n'en a résolu et déployé beau-

coup de science, d'érudition et une grande subtilité dans l'application des textes et des autorités innombrables qu'il a cités. On lui a vivement reproché d'avoir exprimé des idées anticatholiques ; il doit ce reproche à son ton ironique et à ses citations plus qu'à ses opinions. Il a été plus irrespectueux qu'impie ; M. Laflamme a déclaré qu'il était catholique, et nous devons le croire.

M. DOUTRE

M. Doutre a suivi M. Laflamme ; c'était la grosse artillerie après la fusillade. M. Doutre et M. Laflamme, que l'Institut a réunis autour de la dépouille mortelle de Guibord, ne se sont jamais porté une grande affection. M. Doutre a été l'avocat des censitaires, alors que M. Laflamme défendait les intérêts des seigneurs. Ils ont fait leur chemin en plaidant la plupart du temps l'un contre l'autre. Ils ont eu des luttes violentes qui se sont reproduites dans la presse et ils ont échangé de rudes

coups. Bannis tous deux de la politique pour leurs idées libérales, ils accusent le clergé d'être la cause de la défaite de leur parti, et ils lui en ont gardé rancune. Ils étaient bien aises, M. Doutre surtout, d'avoir l'occasion d'exprimer leur mécontentement et leurs dédains ; ils ne l'ont pas manquée. Ils prétendent tous deux être restés catholiques dans leurs plaidoyers et n'avoir attaqué que les hommes, nullement les principes. Disons immédiatement que l'éducation religieuse de MM. Doutre et Laflamme est de nature à les égarer sur la portée et le caractère de leurs plaidoyers. Leur tempérament devait naturellement les porter tous deux au scepticisme. Les sécheresses de la profession, le cercle dans lequel ils ont vécu et l'étude de leurs auteurs favoris, ont dû nécessairement activer le développement de ces prédispositions et jeter beaucoup de vague et de ténèbres dans leurs convictions religieuses. Ils veulent bien rester catholiques, mais ils ne savent pas trop ce que c'est que d'être

tre catholique, du moins ils veulent l'être à leur goût, à leur manière ; c'est ce qui ressort de leurs plaidoyers.

Qu'ils aient raison de se plaindre de la conduite d'un certain nombre de prêtres à leur égard, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de discuter. Mais ne pensent-ils pas qu'ils vont faire croire que le clergé n'a pas eu tort de les redouter ? Ils ont parlé comme si les abus devaient détruire le respect dû au principe, ébranler des convictions sincères ?

Quelles que soient les opinions religieuses de M. Doutre, c'est un homme de talent et de mérite, qui doit sa position au barreau, à son travail et à ses succès. Sérieux, sensé et charitable, il est plein de déférence pour ses confrères, toujours prêt à rendre service à tout le monde et à pardonner aux autres des impatiences et des indécatesses dont il ne se rend pas coupable lui-même. Franc, loyal et honnête dans ses procédés, il a l'estime de la magistrature et du barreau. Son dévouement pour sa

famille et sa bienveillance pleine de délicatesse méritent les plus grands éloges ; il n'a pas laissé les siens en arrière, il les a fait monter avec lui et, s'il en est qui ont été malheureux, c'est leur faute : ils ont dédaigné la main qu'il leur a souvent tendue.

M. Doutre a toujours été considéré comme l'un des meilleurs écrivains de son parti ; il a publié des articles politiques qui ont fait du bruit ; on y remarquait surtout la vigueur de la pensée et l'énergie du style. M. Doutre cultive l'antithèse et se complaît dans les déductions morales et philosophiques ; il aime à secouer ses ailes un peu lourdes pour s'élever vers les hauteurs métaphysiques. Il parle difficilement et n'a pas le talent de l'improvisation ; sa pensée lente, pesante et substantielle préfère le silence et la tranquillité du cabinet au bruit et à la précipitation du palais et du *husting*. L'improvisation se prête peu d'ailleurs à l'habitude et au plaisir qu'il a de travailler sa pensée et sa phrase, à son goût pour

les antithèses et les allégories. Il a manifesté dans la cause Guibord des défauts littéraires qu'on avait déjà remarqués et qui ont, peut-être, la même cause que ses erreurs religieuses. Il semble adopter quelquefois le genre fantasmagorique, les phrases à effet, le style ampoulé de quelques auteurs modernes. Il a tort de se donner tant de peine pour dire mal ce qu'il peut dire si bien avec moins de peine : il est vrai qu'il aime le travail.

M. Doutre a de l'ambition, il s'occupe de tout et a toujours pris, depuis vingt ans, une part considérable au mouvement politique, social, religieux et littéraire. Le parti rouge, dans des moments d'impatience contre M. Dorion, a déjà songé à le choisir pour chef. L'attitude qu'il vient de prendre dans l'Institut et dans l'affaire Guibord n'aplaniront pas les obstacles que sa candidature a déjà rencontrés dans plusieurs comtés.

M. JETTÉ

M. Jetté prend la parole : moyenne taille, teint pâle, très pâle, front large, bien développé, figure calme, douce, physionomie agréable, quelque chose de l'honorable M. Dorion ; voilà ce qu'on remarque au premier coup d'œil.

M. Jetté a commencé à exercer la profession d'avocat en société avec MM. Lesage et Jetté ; c'était une société d'hommes lettrés et de bonne éducation, d'amis sincères, dont souvent l'esprit se récréait aux dépens de la loi. MM. Lesage et Fabre surtout devaient s'interrompre souvent, au beau milieu d'un passage de Pothier, pour lire une page de Lamartine ou d'Alfred de Musset. Les nécessités de la vie devaient naturellement briser tôt ou tard une société plus littéraire que professionnelle, plus aimable que pratique. C'est ce qui eut lieu. M. Jetté resta seul ce que, malgré les mauvais exemples de ses spirituels confrères, il

avait toujours été : avocat. Il a fait son chemin tranquillement, patiemment, sans précipitation ; il a attendu son tour, confiant en sa destinée, ne cherchant ni le bruit, ni l'éclat. M. Jetté n'est pas un homme à grands mouvements, à conceptions hardies ; il s'élève juste assez haut pour bien voir tout ce qu'il voit et nous en faire part dans un langage clair, élégant et distingué. Pensée, style, élocution, physionomie, geste, manières, tout cela chez M. Jetté se tient, se ressemble et se distingue par l'élégance, la mesure, la dignité et la placidité. Ses discours attestent des études et des aptitudes variées, une intelligence forte et lucide. Son talent s'est révélé avec honneur dans la cause Guibord ; c'est lui qui a fait le plaidoyer le plus parfait sous le rapport de la convenance, de l'à-propos et de la justesse des idées et de l'expression ; mais on ne peut pas dire que c'est lui qui ait le mieux parlé, pour la bonne raison qu'il a lu son plaidoyer ; lire et plaider sont deux

choses bien différentes et qui s'excluent même. Nous comprenons que, dans une cause aussi importante, pleine de dangers et d'écueils, un plaidoyer écrit offrait beaucoup plus de garanties à un diplomate comme M. Jetté, qui devait nécessairement craindre de se compromettre et de se laisser entraîner au-delà des limites que ses sentiments lui imposaient ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'a pas autant de mérite que s'il eût improvisé. Ce que nous disons à M. Jetté s'applique aussi à M. Doutre.

Nous venons de dire que M. Jetté est diplomate. Il l'est en effet : catholique sincère, libéral convaincu, il glisse à travers toutes les opinions, ne froisse personne et garde son indépendance ; on en eut la preuve dans la cause Guibord. Assez fort pour maîtriser les entraînements de son cœur et de sa pensée, il ne dit et ne fait que ce qu'il veut ; franc, loyal, sincère et affable, il sait cependant, grâce à un jugement sain et à une grande habileté, pra-

tiquer toutes ces vertus sans trop gêner sa liberté d'action.

M. CASSIDY

Deux mots seulement de M. Cassidy, dont nous avons déjà fait le portrait, afin d'avoir le temps de parler de M. Trudel, que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs. Nous sommes fatigués de faire des éloges à M. Cassidy ; il faudrait répéter ce que nous avons déjà dit de lui. Il a été plus que jamais fin, perspicace, retors, vif, sarcastique, magnifique tirailleur. M. Cassidy, c'est le chasseur de Vincennes qu'on dit si alerte, si brave, si gai dans la bataille, ripostant de vingt points à la fois, se battant sous toutes les formes, dans toutes les positions. Nous pourrions ajouter que, dans la cause Guibord, il s'est un peu battu avec l'ardeur et le témérité d'un jeune conscrit, qu'il paraissait manquer à la discipline, lorsqu'il abordait le terrain un peu nouveau pour lui de la théologie et du sentiment;

mais il nous faudrait entrer dans des développements trop longs. M. Cassidy nous pardonnera de le laisser dormir tranquillement sur ses lauriers et de passer à son voisin.

M. TRUDEL

J'ai vu quelque part, dans une histoire illustrée de la révolution française, le portrait d'un jeune officier de la Vendée, à la foi sublime, au patriotisme héroïque. M. Trudel lui ressemble, il en a les traits. et le caractère et, comme lui, il se ferait tuer avec plaisir pour son Dieu et son roi.

M. Trudel est une de ces natures fortes, vigoureuses, à la morale austère, aux principes inflexibles, à la logique impitoyable. Il n'est point pour lui d'accommodements avec le ciel et de ménagements pour les faiblesses humaines ; il ne connaît point les circonstances de temps et de lieux, les questions d'opportunité. On ne peut s'empêcher de l'estimer, même quand on ne l'aime pas, car

il croit ce qu'il dit et il pratique ce qu'il enseigne ; ses convictions s'alimentent aux sources les plus élevées de la foi et de la raison. Dévoué, sensible et généreux, lorsqu'on fait appel à ses sentiments, il est sans pitié ni merci pour les principes qu'il ne partage pas et pour ceux qui les professent. Il aime les situations tranchées, les combats à outrance, les guerres saintes, les luttes du moyen-âge. C'est un véritable soldat de l'Église, toujours prêt à payer de sa personne, à verser son sang, s'il le fallait, pour son triomphe.

M. Trudel a eu le rôle le plus difficile à remplir dans la cause Guibord ; venant en troisième lieu après MM. Cassidy et Jetté, qui avaient épuisé le côté pratique de la cause, il s'est lancé dans une voie immense, vers des horizons qui paraissaient trop éloignés de la véritable question. Ce n'est pas un plaidoyer, c'est une dissertation magnifique qu'il a faite sur l'origine de l'autorité de l'Église et l'exercice de son pouvoir dans le monde. Ce travail remarqua-

ble indique des études sérieuses, une intelligence vigoureuse, un esprit réfléchi ; c'est bien sans contredit le plaidoyer qui a exigé le plus d'efforts, de soin et de méditation.

M. Trudel écrit mieux qu'il ne parle ; l'abondance de ses pensées nuit à son improvisation ; il lui faudrait, pour grouper toutes les idées qui fourmillent dans son cerveau, un talent d'analyse et une habitude de parler qu'il ne paraît pas avoir. Toutes ces idées indisciplinées luttent, se pressent, s'accrochent, s'embarrassent et produisent, dans son langage, ces hésitations, ces réticences et ces longueurs qu'on a remarquées. Malgré tous les désavantages de sa position et ces défauts que l'expérience amoindrira, M. Trudel a justifié, dans cette cause, l'opinion que l'on a de ses talents. Il met ordinairement trop d'aigreur dans ses polémiques ; l'énergie de ses convictions et la vivacité de son tempérament lui attirent des rancunes, et des hostilités qu'il ne mérite pas. La vérité doit se manifester par la

douceur et non par la colère ; la foi ne s'impose pas à coups de fusil. M. Trudel a de l'avenir, il doit non seulement défendre avec chaleur ses principes et ses convictions, mais il doit encore les faire aimer et accepter. Dans un pays comme celui-ci, les ménagements et l'esprit de conciliation sont nécessaires à celui qui veut parvenir et faire du bien dans l'ordre religieux comme dans l'ordre politique ou social.



AFFAIRE GUIBORD

L'affaire Guibord est devant la Cour d'appel. Elle ne pouvait mieux tomber en ce temps de pénitence et de mortification. Les savants juges ont là une belle occasion d'expiar leurs fautes judiciaires, si jamais ils en ont commises. Que l'honorable juge en chef, par exemple, accepte avec esprit de pénitence les ennuis que cette cause lui donne, et nous sommes certains qu'il obtiendra une grande réduction sur les peines qu'il peut avoir méritées.

Quant à l'honorable juge Monk, c'est déjà fait, et loin de chercher à diminuer son supplice, on dirait qu'il veut au contraire l'augmenter pour avoir plus de mérite sans doute.

Les belles questions soulevées dans

cette cause doivent naturellement avoir beaucoup d'attraits pour lui. Nous pourrions en dire autant de l'honorable juge Drummond. Homme de lutte et de discussion, cette cause doit le rajeunir.

Voyez le juge Caron, dont la figure calme et distinguée orne le tribunal ; l'observateur peut facilement remarquer une pointe de mécontentement à travers ses dehors bienveillants.

L'honorable juge Badgley, insensible aux bruits de la terre, est enseveli dans les profondeurs de la question où il est à son aise.

C'est M. Doutre qui a pris, le premier, la parole. On peut ne pas approuver tout ce qu'il a dit, mais il est incontestable que, cette fois, il s'est renfermé dans son rôle d'avocat, et qu'il a montré du talent, de l'étude, beaucoup de logique et d'énergie dans la pensée et le style.

Au moment où je trace ces lignes, M. Laflamme se tourne et se retourne dans la cause comme le ver

à soie dans sa chrysalide. Nous assistons à un travail intéressant. L'honorable juge Monk est à la veille de le piquer un peu pour activer la métamorphose. Déjà d'ailleurs, on voit miroiter de belles couleurs.

1871

PIERRE-LUCIEN MALO

Le célèbre Pierre-Lucien Malo a encore été volé.

On sait que M. Malo habite, sur la rue Saint-Louis, une maison qui n'indique pas l'opulence de son possesseur. C'est là qu'après une vie agitée, cet antique citoyen coule des jours paisibles, ne songeant plus que par habitude à ses intérêts. Victime, plusieurs fois déjà, de l'ingratitude de quelques-uns de ses compatriotes qui passent la dernière moitié de leur vie à lui arracher ce qu'ils lui ont si généreusement payé pendant la première moitié, il vit dans la solitude et la crainte des hommes de son temps.

Qui a vu une fois Pierre-Lucien n'oublie jamais cette figure abrupte et pittoresque comme le Cap des tem-

pêtes, sauvage et grandiose comme le Pic Éternité sur les bords du Sa-guenay, terne et chiffonnée comme des billets vieillis de ses mauvais débiteurs. C'est bien son malheur, qu'ils soient si faciles à reconnaître ; les voleurs en abusent. On dirait vraiment que le bien de Pierre-Lucien est leur bien tant ils mettent de sans-gêne à le prendre. Ils font comme ces joyeux compagnons qui vont sans cérémonie dans les armoires de leurs amis chercher cravate, chemise ou pantalon.

Il y a de cela huit jours ; c'était la nuit, à l'heure des mystères et des crimes ; Pierre-Lucien dormait profondément, aux rayons de la lune, qui venait à travers la fenêtre caresser sa candide et innocente figure. Son esprit flottait dans des rêves d'or et d'argent qui imprimaient à ses lèvres un sourire angélique. A cette heure de calme et de repos pour les justes, deux hommes, deux monstres, sans doute, s'introduisaient dans la maison de Pierre-Lucien et passaient la nuit dans la cave à

boire quelques restes de bière perdus au fond d'une cruche de 1837. Mais ce n'était pas pour si peu qu'ils étaient venus là. Le matin, au moment où l'aurore, avec ses doigts de rose, entr'ouvrait les portes dorées de l'Orient, et les paupières de Pierre-Lucien, ces deux hommes, dont la figure était masquée, pénétraient dans sa chambre à coucher, lui sautaient à la gorge, et tirant de grands poignards, ils le sommaient de leur dire où était son argent. Pierre-Lucien, qui pousse le désintéressement rare, dans notre siècle, de préférer la vie à l'argent, ne se le fit pas dire deux fois ; il indiqua, d'une voix étouffée, l'endroit désiré. Les voleurs y trouvèrent \$2,000. C'était tout ce qu'il y avait dans la maison, et ils n'osèrent pas lui demander un chèque sur la banque.

Mais ce n'est pas tout ; ils lui firent jurer, en lui appliquant la pointe de leurs poignards sur la poitrine, de ne faire aucun pas, aucune démarche pour les faire arrêter, et le laissèrent pétrifié de terreur et complètement

dégoûté des choses de ce monde.

On dit que cette dernière affaire a achevé de ruiner sa confiance dans les hommes et qu'on pourrait bien apprendre, ces jours-ci, qu'après s'être dépouillé de tous ses biens en faveur de ses anciens débiteurs, Pierre-Lucien est entré chez les Trappistes. Toujours est-il que rien au monde ne peut lui arracher un seul mot capable de mettre la police sur les pistes des voleurs. Pierre-Lucien, fidèle à son serment, refuse de parler ; il a toujours présentes à l'esprit ces paroles terribles que les brigands lui jetaient dans les oreilles en partant : « Si tu dis un mot, tu es un homme mort. » Or, il veut vivre, il trouve que la vie est bonne, malgré les épreuves dont elle est remplie.

Ce pauvre Pierre-Lucien Malo, les persécutions ne l'ont pas épargné. Il n'y a pas si longtemps qu'un de ses débiteurs, sommé de lui payer un billet dont les intérêts égalaient le capital, avait recours à un moyen vraiment injuste et malhonnête de se libérer de sa dette. Ayant de-

mandé à Malo de lui laisser voir le billet, il le saisit, le déchira en petits morceaux, l'avala et se hâta de s'en aller pendant que Malo au désespoir criait comme un possédé : « Au voleur, » Lorsque l'aventure fut connue, il y eut un éclat de rire général. Pierre-Lucien Malo, malheureux jusqu'au bout, fit arrêter son débiteur qui fut acquitté, faute de preuves.



1870

LE CLERGÉ

Toutes les religions depuis le commencement du monde ont eu leurs pontifes, leurs prêtres, que les peuples se sont plu à entourer de respect et de vénération. Placé entre l'homme et la divinité, le prêtre a une autorité d'autant plus grande qu'il puise ses enseignements plus profondément aux sources de la vérité.

Le catholicisme lui a donné sa plus sublime consécration, l'a élevé à sa plus haute dignité en le faisant le seul dépositaire de la vérité, le représentant de l'homme-Dieu, la personification la plus parfaite de la vertu et du dévouement. Debout sur les limites du temps et de l'éternité, le prêtre enseigne à l'humanité, par ses paroles et ses exemples, la vanité des choses de la terre et lui

montre la voie de ses immortelles destinées. Grands et petits, riches et pauvres s'inclinent devant son autorité, reconnaissent la sublimité de sa mission. Il a des enseignements pour toutes les grandeurs, des espérances et des consolations pour toutes les souffrances.

Au prêtre catholique seul, Dieu a mis sur le front cette auréole évangélique qui le fait reconnaître par toutes les nations infidèles comme l'envoyé de Dieu et illumine les âmes des divines clartés de la foi. Le prêtre pour le catholique n'est pas un homme ordinaire ; il participe de la nature divine, et lorsqu'il prie à l'autel et parle de la chaire, sa voix semble tomber des hauteurs du ciel !

Le catholicisme étant pour les catholiques la seule vraie religion, le prêtre, ministre de cette religion, interprète de ses doctrines et dispensateur de ses grâces et de ses faveurs, sera toujours pour eux supérieur aux autres hommes et aura sur les cœurs et les intelligences une immense influence.

Cette influence, il ne l'exerce pas seulement dans le domaine spirituel, il la possède encore dans les choses matérielles avec lesquelles les nécessités de la vie le forcent de venir en contact.

Son action sur les gouvernements, sur les destinées des nations s'est fait sentir, dans tous les temps. Les rois ont cherché son appui et les peuples ont sollicité son intervention. Mais combien cette intervention doit être prudente afin que les fautes du citoyen ne rejaillissent pas sur le prêtre et n'affectent pas l'efficacité de son saint ministère ! Les intérêts sacrés qu'il a entre ses mains sont si grands, si au-dessus des préoccupations terrestres, qu'il ne peut prendre trop de soin pour conserver l'ascendant qu'il exerce sur les âmes au point de vue de la vie future.

Il y aurait à faire ici des considérations générales, que je néglige pour m'attacher spécialement à considérer cette grande question dans ses rapports avec notre société, avec ses besoins et ses aspirations.

Le rôle du clergé au Canada est intimement lié à l'histoire de notre nationalité, à ses gloires, à ses vicissitudes et à ses souffrances. On le trouve à notre origine, veillant sur notre berceau avec la sollicitude d'une mère, donnant à nos pères l'exemple du dévouement et du sacrifice, et fécondant de son sang l'arbre de la nationalité française. Sur les champs de bataille, au sein de nos immenses forêts et sur les eaux de nos grands fleuves qu'il sillonne et parcourt en tous sens, on le voit, la croix à la main, à l'ombre du drapeau de la France, toujours prêt à mourir pour Dieu et le Roi.

Lorsque plus tard la France épuisée livre au joug étranger cette terre que ses héroïques enfants du Canada ne peuvent plus conserver, il se soumet au vainqueur et reste fidèle aux vaincus dont il continue de partager les vicissitudes et d'encourager la foi et le patriotisme. De même qu'il avait bravé les balles et les bûchers pour nous protéger,

ainsi pour nous conserver les droits et les institutions garantis par les traités, il brave la colère du despotisme et déjoue les complots du fanatisme. Sans peur et sans reproche il résiste aux injustices du pouvoir sans cesser de commander le respect à l'autorité établie.

Quand il voit que nous avons besoin d'instruction pour lutter, par la plume et la parole, contre des ennemis forts et puissants, il nous met ces armes à la main, il ouvre des collèges et des écoles et nous donne des orateurs et des écrivains qui font trembler nos fiers vainqueurs et illustrent le nom français.

La famille canadienne augmente, se multiplie merveilleusement, il lui faut s'éloigner des rives du Saint-Laurent qui ne suffisent plus à son extension ; il donne encore, le premier, l'exemple du dévouement, il s'enfonce dans la forêt, élève une croix et des générations vigoureuses se groupent autour de lui.

Tel a été le prêtre au Canada.

Inutile de chercher à nier ses ser-

vices : ils sont inscrits à chaque page de notre histoire. Est-il étonnant après cela qu'il ait les sympathies, la confiance et la vénération du peuple canadien ?

Mais les temps sont changés, les événements ont modifié nos besoins et nos conditions d'existence.

Ce qu'il nous faut maintenant, un cri universel le proclame : c'est le progrès matériel, le développement de l'industrie et de l'agriculture ; c'est une éducation pratique en rapport avec nos besoins.

Le clergé sera-t-il, cette fois encore, à la hauteur de la situation ? Continuera-t-il son œuvre de protection et de conservation ?

Nous l'espérons, car déjà il s'agite et prend part au mouvement heureux qui s'opère en ce moment au milieu de nous. Déjà il se lance dans la discussion de ces questions importantes que nous avons signalées, communique ses opinions et ses projets et ouvre à l'esprit public d'es horizons pleins d'espérances. Des prêtres éminents se mettent à la tête

d'entreprises qui ont pour objet le développement de l'industrie et de la colonisation. Les réformes dans l'enseignement sont aussi commencées, et bientôt la jeunesse ne sera plus condamnée à végéter dans les professions libérales, faute d'une éducation plus pratique et plus appropriée à nos besoins et à nos ressources.

Encore quelques efforts et le clergé aura une fois de plus sauvé le pays, mérité sa reconnaissance et justifié sa confiance.

Inutile de se le dissimuler ; tous les efforts de nos hommes publics pour tirer la population de son apathie et de son découragement seront inutiles, si le clergé ne leur prête pas le secours de son influence. Il l'a habituée à compter sur lui dans les moments de crise ; s'il ne jette pas le cri d'alarme, elle croira qu'il n'y a pas de danger. Il lui faut nécessairement subir la responsabilité de l'ascendant et de l'influence qu'il exerce sur elle.

Le clergé a jugé à propos de lui

faire accepter la Confédération ; je suis un de ceux qui l'en ont blâmé. Qu'il aide, qu'il force même les auteurs de ce nouveau régime à nous prouver que nous nous sommes trompés et nous n'aurons plus qu'une seule voix pour louer sa sagesse et son patriotisme.

En présence du fait accompli et des voies nouvelles qu'il nous ouvre, il n'y a plus de place pour les divergences d'opinions et les récriminations inutiles. Nous devons tous unir nos efforts pour essayer de faire jaillir de cette organisation politique le bonheur et la prospérité de notre commune patrie. Les transformations politiques que nous traversons bon gré mal gré ne doivent pas nous empêcher de poursuivre toujours le même but, la même pensée : la conservation de notre autonomie, l'honneur de la race française en Amérique.



1881

LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Le temps des vaines démonstrations, des paroles inutiles est passé.

Quand bien même nous promènerions encore pendant dix ans nos bannières et nos chars de triomphe à travers les rues de nos villes, et que nous affirmerions que nous sommes le peuple le plus catholique et le plus français du monde, nous n'en serons pas plus respectés si nos actes ne confirment pas nos paroles.

Nos chants de gloire et d'enthousiasme n'empêcheront pas nos compatriotes de désertir par milliers le sol natal.

L'éloge de nos principes et de nos vertus fera rire ceux qui pensent

que nous ne valons pas mieux que les autres.

Le 24 juin passé, nous ne serons ni plus prospères, ni plus respectés qu'auparavant.

Mais donnons à cette grande fête un caractère pratique ; occupons-nous moins de ce qui passe que de ce qui restera, et ce sera différent.

Dépenser plusieurs centaines de piastres en bannières et en rubans, quand on n'a pas une seule salle nationale, pas un institut, pas une bibliothèque, est un jeu d'enfants.

On dirait que tout notre patriotisme consiste à faire briller nos colliers et nos insignes au soleil, à jouer : *Vive la Canadienne*.

Un peuple a besoin de fêtes, dit-on ; il est bon de lui rappeler, en l'amusant, le souvenir des grandes choses accomplies par ses ancêtres.

C'est vrai mais il est des époques où il faut plus agir que parler, où les œuvres doivent rempalcer les paroles.

Il faut que nous devenions Anglais sous le rapport des affaires pour rester Canadiens-Français.

La société Saint-Jean-Baptiste doit montrer enfin qu'elle n'existe pas simplement pour organiser des processions. Il est temps qu'elle entreprenne quelque chose d'utile. Elle a tout ce qu'il faut pour cela ; elle peut, quand elle voudra, faire mouvoir les plus fortes influences.

Qu'elle le fasse donc !

On dit que, cette année, grâce à une suggestion de l'entreprenant et infatigable apôtre de la colonisation, on célébrera la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Jérôme, et le produit de la fête serait consacré à la colonisation.

Très bien ; voilà un but pratique.

Qu'on fasse cela, cette année, et qu'après la fête le bureau de direction de la Société se réunisse pour entreprendre la construction d'un édifice national, d'un institut digne de la population canadienne-française de notre ville.

Lorsque, pour organiser la grande fête nationale du 24 juin 1874, on a fait amender la constitution et les règlements de la Société, on n'avait pas seulement l'intention de faire une fois une grande démonstration, mais de créer une association assez forte pour entreprendre et accomplir de grandes choses, des œuvres utiles.

Qu'a fait la Société jusqu'à présent ? De belles démonstrations, c'est vrai, mais rien de pratique.

Après le 24 juin prochain, une réunion générale des membres de la Société Saint-Jean-Baptiste devrait avoir lieu pour discuter le projet que nous avons en vue et adopter des résolutions,

Si personne n'agit, si le bureau de direction ne juge pas à propos de prendre l'initiative, nous la prendrons.

Encore un rêve, va-t-on dire.

Lorsqu'en 1874 j'ai fait les premières démarches pour l'organisation de la grande fête, on me disait la même chose, et cependant quel succès !

Pourquoi ne ferait-on pas, pour une œuvre utile et durable, ce qu'on a fait pour la fête d'un jour ?

Il n'y a pas assez d'esprit public, dit-on, pour entreprendre, à l'heure qu'il est, quoi que ce soit.

On verra.



1882

LE MEURTRE DE CHARRON PAR BEAUREGARD

Le deuxième jour d'avril 1858, entre 8 et 9 heures du matin, Anselme Charron, cultivateur et commerçant de la paroisse de Saint-Charles, partit pour Saint-Hyacinthe où l'appelaient quelques affaires. Il devait revenir chez lui le même jour. Au bout d'une semaine, cependant, non seulement il n'était pas de retour, mais on ignorait complètement ce qu'il était devenu. Vital Charron, frère d'Anselme, inquiet sur le sort de ce dernier et ne pouvant s'expliquer une aussi longue absence, partit, le 8 avril, pour aller à sa recherche. Arrivé à Saint-Hyacinthe, on l'informa que son frère n'avait pas été vu dans cette ville, depuis la soirée du 2 avril qu'il avait passée en com-

pagnie d'un nommé Jean-Baptiste Beauregard.

Avec l'aide de quelques amis, il prit de nouvelles informations qui eurent pour effet de faire naître des graves soupçons sur Jean-Baptiste Beauregard, individu souffrant déjà d'une mauvaise réputation. Le même jour, 8 avril, le chapeau d'Anselme Charron fut trouvé sur la grève de la rivière Yamaska, à Saint-Barnabé, c'est-à-dire à deux lieues et demie de Saint-Hyacinthe. Naturellement, cette découverte fit croire que Charron s'était noyé, ou que, s'il avait été tué, son corps avait été jeté à l'eau. On commença des recherches dans la rivière, mais elles restèrent longtemps sans résultats.

Ce n'est que le 5 mai, plus d'un mois après la disparition de Charron, que son cadavre fut repêché près du collège de Saint-Hyacinthe, à environ dix-huit arpents du pont Biron. Des médecins constatèrent, dans une enquête faite sur le cadavre, que le défunt ne s'était pas noyé ou n'avait pas été noyé ; qu'il ne s'était pas

tué non plus en tombant à l'eau, mais qu'il avait succombé à une commotion du cerveau produite par des coups. Ces faits, ajoutés à une foule de circonstances, augmentèrent les forts soupçons qui pesaient déjà sur Beauregard. Il fut écroué dans la prison de Montréal pour y attendre son procès.

Jamais procès criminel n'occupa aussi longtemps une cour de justice. Les débats durèrent huit jours. Pendant tout ce temps, l'attention publique fut vivement excitée, et la salle d'audience fut continuellement remplie par une foule de spectateurs avides de voir et d'entendre. Tous suivaient avec une anxiété profonde le développement et les péripéties de ce drame dont ils auraient voulu hâter le dénouement.

M. Drummond défendait l'accusé assisté de M. Carter; M. Johnson représentait la Couronne, et le juge Aylwin était sur le Banc. Il était difficile de réunir dans une cause plus de talent, de savoir et d'éloquence. C'étaient les beaux jours de la Cour

d'assises. On y voyait souvent siéger La Fontaine et Aylwin, et au banc de la défense des hommes comme Drummond, Carter, Lorranger, Papin, Morin, etc. Quant à la Couronne, M. Johnson la représentait avec un éclat incomparable.

Il fut prouvé que, le deux avril, vers 10½ heures du soir, Beauregard avait été vu buvant avec Charron qui était ivre, partant ensuite avec lui pour traverser le pont Biron et revenant seul vingt minutes plus tard. Interrogé sur ce qu'il avait fait de Charron, il avait répondu : « Il va très bien, il va comme un chapeau sur l'eau. » Le lendemain, Beauregard avait de l'argent et prenait sa *licence* d'auberge.

Presque toute la preuve reposait sur des présomptions. Un seul témoin, un homme peu digne de confiance, prétendit avoir vu commettre le crime.

M. Drummond prit la parole pour l'accusé. Il nous semble le voir tel que le peintre Hamel l'a représenté

dans le tableau de la Cour seigneuriale. Droit, distingué dans toute sa personne, le regard inspiré, le geste dramatique, la bouche frémissante. C'était la statue vivante de l'éloquence. L'acteur dominait peut-être trop chez lui l'orateur, mais on ne pouvait le voir et l'entendre sans admiration. Nul n'a jamais mieux exprimé par sa figure, son regard, son geste et sa voix les divers sentiments de l'âme. Il avait des accents de colère et de tendresse qui faisaient passer comme par enchantement de la colère à la pitié.

Il avait une tâche difficile. La preuve était écrasante.

Il fit un grand effort, déploya toutes les ressources de son talent et produisit une impression profonde sur l'auditoire. Si le jury avait été appelé à rendre son verdict immédiatement après la plaidoirie de M. Drummond, le prisonnier aurait peut-être été libéré. Mais l'avocat de la Couronne et le juge avaient le dernier mot.

M. Johnson parlait le français avec

autant de pureté et d'élégance que M. Drummond. Il avait, lui aussi, l'extérieur et presque tous les dons de l'éloquence. Il exprimait, dans un langage magnifique, des pensées et des sentiments de premier ordre.

On peut juger par ce qui suit de la beauté du discours qu'il prononça :

« La défense a essayé de vous faire croire que les blessures et les contusions qui ont été remarquées sur la tête et sur la figure du défunt, étaient l'effet des pierres qui se trouvaient dans le lit de la rivière.

« Mais, messieurs, seraient-ce donc des pierres inertes qui auraient poussé ce douloureux cri de détresse et d'angoisse : « Ne me tue pas ! ne me tue pas ! » Est-ce donc cela qui a fait arrêter la montre du défunt justement à l'heure où l'on a prouvé que cet acte atroce a été consommé ! Sont-ce les roches qui ont donné l'alarme à ce pauvre animal, dont les aboiements ont été entendus par sept ou huit témoins, qui donna le signal de la détresse en allant et revenant du côté de la rivière où le ca-

d'avre de la victime avait été jeté ?...
Seraient-ce les pierres qui auraient
fourni au meurtrier le gain infâme de
son crime, qui auraient donné au
prisonnier la moitié de l'argent du
malheureux Charron, dont il a été
trouvé en possession, d'après une
preuve irrécusable. »

Puis vint le juge Aylwin qui
prouva qu'on pouvait encore, après
Drummond et Johnson, avoir du
succès et se faire admirer.

Beauregard fut condamné à être
pendu.



TABLE DES MATIÈRES

Avant propos	II
La croix et l'épée au Canada ..	13
Extrait d'une conférence au Ca- binet de Lecture paroissial. — Notre littérature nationale ..	20
Les conférences à Notre-Dame, de Montréal	28
Critique d'une conférence sur la fusion des races	33
Mission des Gouvernements, I.	38
Mission des Gouvernements, II	43
Canadiens-Français et Cana- diens-Anglais	49
Canadiens-Anglais et Canadiens- Français	55
Les besoins de notre époque..	61

TABLE DES MATIÈRES 123

Notre Mission	68
Affaire Guibord I	74
Affaire Guibord II	94
Pierre Lucien Malo	97
Le Clergé	102
La Saint-Jean-Baptiste	110
Le meurtre de Charron par Beauregard	115

PRINTED IN BELGIUM
IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Date Due

NOV 20 1991			
-------------	--	--	--

NOV 2 1991		
DEC 05 1991		

DEC 05 1957			
-------------	--	--	--

[illegible]

F 5029 .D39 C7 1926
David, Laurent-Olivier, 1
Le Croix et l'épée au Canada /

010101 000



0 1163 0243412 5
TRENT UNIVERSITY

F5029 .D39C7 1926

David, Laurent Oliver, 1840-1926.

La croix et l'épée au Canada ...

DATE	ISSUED TO
	351753

351753

